

N°1- mai 2020

# MYRTHO

**« Et la muse m'a fait l'un des fils de la Grèce. »  
Gérard de Nerval**

*Colporteur : Marcel Maillet*

## Pourquoi « Myrtho » ?

**J**e pense à toi Myrtho, divine enchanteresse,  
Au Pausilippe altier, de mille feux brillant,  
A ton front inondé des clartés d'Orient,  
Aux raisins noirs mêlés avec l'or de ta tresse.

C'est dans ta coupe aussi que j'avais bu l'ivresse,  
Et dans l'éclair furtif de ton œil souriant,  
Quand aux pieds d'Iacchus on me voyait priant,  
Car la Muse m'a fait l'un des fils de la Grèce.

Je sais pourquoi là-bas le volcan s'est rouvert ...  
C'est qu'hier tu l'avais touché d'un pied agile,  
Et de cendres soudain l'horizon s'est couvert.

Depuis qu'un duc normand brisa tes dieux d'argile,  
Toujours, sous les rameaux du laurier de Virgile,  
Le pâle hortensia s'unit au myrte vert.

***Gérard de Nerval***

# Editorial

*Le seul objectif de cet ensemble :  
partager la poésie.*

*Marcel Maillet*

## PS

*Je le mets en tête , de peur de l'oublier.*

*Si vous voulez recevoir le n° 2 de « Myrtho » (août),  
il suffit de me le faire savoir.*

-----  
**/ Les pages classiques /**

-----

*Le choix des textes ne vise pas l'originalité.  
Je souhaite seulement qu'ils vous soient beaux.*

## Antiquité

*Sappho*

Σαπφο

VII<sup>ème</sup> et VI<sup>ème</sup>

avt JC

**Fragments**

*Traduction : Marguerite Yourcenar*

Ma mère, ô tendre mère, ô ma mère indulgente,  
Je n'ai plus rien filé, je n'ai plus rien tissé,  
Car j'aime un beau jeune homme et mon cœur est  
blessé.

\*\*\*

Apporte ta cithare, et viens ce soir, ma rose,  
Ô toi dont la présence attendrit tous mes sens !  
Mon cœur s'attache à toi, et les plis caressants  
De ta tunique sont assez pour m'enflammer.  
Aphrodite est cruelle en nous forçant d'aimer,  
Mais fasse que bientôt ses faveurs me ramènent  
La plus chère à mes yeux des figures humaines.

\*\*\*

Notre Anactoria, Attys, s'en est allée ;  
Gardant de vos beaux jours l'image inconsolée,  
Elle qu'émerveillait la douceur de ta voix,  
Qui fit de toi son miel et sa pure ambrosie,  
Elle habite aujourd'hui dans la lointaine Asie ...

Ainsi son beau regard et son front souriant  
Eclipsent la splendeur des femmes d'Orient.  
Mais son âme est meurtrie et ses regards se voilent ;  
Elle t'appelle, Attys, et son cri et sa plainte  
Arrivent jusqu'à nous portés par la nuit sainte...

## Moyen âge

**Q**uand je vois l'alouette bouger  
De joie, ses ailes à contre-jour dans un rayon de soleil,  
S'évanouir, se laisser tomber  
De la douceur qui au cœur lui va :  
Ah ! tant grande envie m'en vient  
De ceux que je vois jouir de leur amour !  
Je m'étonne qu'aussitôt  
Le cœur de désir ne me fonde.

Hélas ! je croyais tant savoir  
D'amour, et j'en sais si peu !  
Je ne peux me retenir d'aimer  
Celle dont je n'aurai jamais rien.  
Elle m'a pris mon cœur, et moi,  
Elle-même et le monde entier ;  
Et si elle me prive, je n'ai rien  
Que désir et cœur envieux.

Je n'ai plus eu sur moi pouvoir  
Ni ne fut mien, dès le moment  
Qu'elle me laissa en mes yeux voir  
En un miroir qui tant me plaît.  
Miroir, depuis que je me suis miré en toi,  
M'ont tué les soupirs profonds,  
Et je me perds comme se perdit  
Le beau Narcisse en sa fontaine.

....

*Bernard de Ventadour*

( 1150 environ, V. 1200 )

## Renaissance

**M**ignonne, allons voir si la rose  
Qui ce matin avait déclose  
Sa robe de pourpre au soleil  
A point perdu cette vesprée  
Les plis de sa robe pourprée  
Et son teint au votre pareil.

Las ! Voyez comme en peu d'espace,  
Mignonne, elle a dessus la place,  
Las ! Las ! ses beautés laissé choir !  
O vraiment marâtre Nature,  
Puisqu'une telle fleur ne dure  
Que du matin jusques au soir !

Donc, si vous me croyez, mignonne,  
Tandis que votre âge fleuronne  
En sa plus verte nouveauté,  
Cueillez, cueillez votre jeunesse ;  
Comme à cette fleur la vieillesse  
Fera ternir votre beauté.

*Pierre de Ronsard ( Ode à Cassandre)*

*De José Maria  
de Heredia  
« sur le livre des Amours  
de Pierre Ronsard »*

Jadis plus d'un amant, au jardin de Bourgueil  
A gravé plus d'un nom dans l'écorce qu'il ouvre,  
Et plus d'un cœur, sous l'or des hauts plafonds du Louvre,  
A l'éclair d'un sourire a tressailli d'orgueil.

Qu'importe ? Rien n'a dit leur ivresse ou leur deuil ;  
Ils gisent tout entiers entre quatre ais de rouvre  
Et nul n'a disputé, sous l'herbe qui les couvre,  
Leur inerte poussière à l'oubli du cercueil.

Tout meurt. Marie, Hélène et toi, fière Cassandre,  
Vos beaux corps ne seraient qu'une insensible cendre,  
- Les roses et les lys n'ont pas de lendemain -

Si Ronsard, sur la Seine ou sur la blonde Loire,  
N'eût tressé pour vos fronts, d'une immortelle main,  
Aux myrtes de l'Amour le laurier de la Gloire.

## XIXème siècle

**J**e fais souvent ce rêve étrange et pénétrant  
D'une femme inconnue, et que j'aime, et qui m'aime,  
Et qui n'est, chaque fois, ni tout à fait la même  
Ni tout à fait une autre, et m'aime et me comprend.

Car elle me comprend, et mon cœur transparent  
Pour elle seule, hélas ! cesse d'être un problème  
Pour elle seule, et les moiteurs de mon front blême,  
Elle seule les sait rafraîchir en pleurant.

Est-elle brune, blonde ou rousse ? Je l'ignore.  
Son nom ? Je me souviens qu'il est doux et sonore  
Comme ceux des aimés que la vie exila.

Son regard est pareil aux regards des statues,  
Et pour sa voix, lointaine, et calme, et grave, elle a  
L'inflexion des voix chères qui se sont tues.

*Verlaine*

Dernier tercet 6 - 6  
4 - 2 - 2 - 2 - 2  
8 - 4

## XXème Siècle

### **A**ttendue

A travers les étés qui s'ennuient dans les cours en silence  
et qui pleurent d'ennui,  
Sous le soleil ancien de mes après-midi  
Lourds de silence solitaires et rêveurs d'amour

d'amour sous les glycines, à l'ombre , dans la cour  
de quelque maison calme et perdue sous les branches ,

A travers mes lointains, mes enfantins étés,  
ceux qui rêvaient d'amour  
et qui pleuraient d'enfance,

Vous êtes venue,  
une après-midi chaude dans les avenues,  
sous une ombrelle blanche,  
avec un air étonné, sérieux,  
un peu  
penché comme mon enfance  
Vous êtes venue sous une ombrelle blanche

Avec toute la surprise  
inespérée d'être venue et d'être blonde,  
de vous être soudain  
mise sur mon chemin,  
et soudain d'apporter la fraîcheur de vos mains  
avec, dans vos cheveux, tous les étés du monde

*Alain-Fournier ( A travers les étés. A une jeune fille )*

*Les poèmes d'Alain-Fournier ont été rassemblés et publiés sous le titre « Miracles » par son beau-frère, Jacques Rivière, en 1924, 10 après sa mort ; tué au combat le 22 septembre 14, sur les hauts de Meuse, à 25 km de Verdun. Le poème « A travers les étés » est dédié « à une jeune fille, à une maison et à Francis Jammes ».*

**/ Mes poètes de cœur /**



-----

*J'ai placé « Myrtho », vous l'avez compris, sous la tutelle de Gérard de Nerval ; c'est qu'il fait partie, de toujours (depuis ma classe de 2de je crois, peut-être avant ), de mes poètes préférés. A l'époque j'appréciais également Du Bellay que je préférais – c'est toujours vrai - à Ronsard et les sonnets de Heredia. Ma culture poétique s'est étoffée depuis mais mon goût et mon admiration pour Nerval sont restés intacts. – pour Du Bellay et Heredia également.*

**Fantaisie**      « Odelettes »

Il est un air pour qui je donnerais  
Tout Rossini, tout Mozart et tout Weber  
Un air très vieux, languissant et funèbre,  
Qui pour moi seul a des charmes secrets !

Or chaque fois que je viens à l'entendre,  
De deux cents ans mon âme rajeunit...  
C'est sous Louis XIII ; et je crois voir s'étendre  
Un coteau vert que le couchant jaunit.

Puis un château de briques à coins de pierre  
Aux vitraux peints de rougeâtre couleur,  
Ceints de grands parcs, avec une rivière  
Baignant ses pieds, qui coule entre des fleurs ;

Puis une dame à sa haute fenêtre,  
Blonde aux yeux noirs, en ses habits anciens  
Que dans une autre existence peut-être,  
J'ai déjà vue... et dont je me souviens.

*Ce poème séduit par sa musicalité. Daté de 1831 - Nerval a 23 ans - , il nous fait pénétrer dans le monde nervalien où le souvenir et le rêve se confondent avec l'aspiration à un paradis perdu. La romance transporte l'âme du poète hors du temps.*

*Essayer de déterminer quels sont nos poèmes préférés est un exercice superficiel et vain. Le choix est facile pour ceux qui ne s'intéressent que de loin à la poésie, impossible pour ceux qui la fréquentent assidûment . Si pourtant je m'y livrais par jeu, nul doute que « Myrtho » et mieux encore « El desdichado » seraient en haut de liste .*

**El desdichado**      in « Les Chimères »

Je suis le ténébreux, - le veuf -, l'inconsolé,

Le prince d'Aquitaine à la tour abolie :  
Ma seule étoile est morte, et mon luth constellé  
Porte le soleil noir de la mélancolie.

Dans la nuit du tombeau, toi qui m'as consolé,  
Rends-moi le Pausilippe et la mer d'Italie,  
La fleur qui plaisait tant à mon cœur désolé,  
Et la treille où le pampre à la rose s'allie.

Suis-je Amour ou Phébus, Lusignan ou Biron ?  
Mon front est rouge encor du baiser de la reine.  
J'ai rêvé dans la grotte où nage la sirène...

Et j'ai deux fois vainqueur traversé l'Achéron  
Modulant tour à tour sur la lyre d'Orphée  
Les soupirs de la sainte et les cris de la fée.

*Texte difficile ? Je vous livre l'avis du critique Claude Michel Cluny : « Les obscurités de Nerval, essentielles aux « Chimères », et ses curiosités littéraires avouées l'ont fait abusivement ranger parmi les écrivains à vocation ésotérique, nourris de textes kabbalistiques... Il est loisible de l'admirer sans aucun recours à tant de gloses suspendues sur l'œuvre comme une brume sur la rivière, et plus propre à en voiler l'éclat qu'à le servir . Son sens du mystère reste intuitif. Il n'est jamais concerté. »*

*Je ne saurais dire mieux ! C'est justement cette relative obscurité, ce mystère que servent le rythme et la musicalité du texte qui font le charme - au sens premier du mot - de la poésie de Nerval.*

## **/ Réflexions sur l'art et la poésie /**

---

Oui, l'œuvre sort plus belle  
D'une forme au travail  
Rebelle,  
Verre, marbre, onyx, émail.

Point de contraintes fausses !  
Mais que pour marcher droit  
Tu chausse  
Muse, un cothurne étroit.

Fi du rythme commode,  
Comme un soulier trop grand,  
Du mode  
que tout pied quitte et prend

Statuaire , repousse  
L'argile que pétrit  
Le pouce,  
quand flotte ailleurs l'esprit ;

Emprunte à Syracuse  
Son bronze où fermement  
S'accuse  
Le trait fier et charmant.

D'une main délicate  
Poursuis dans un filon  
D'agate  
Le profil d'Apollon

Peintre, fuis l'aquarelle  
Et fixe la couleur  
Trop frêle  
Au four de l'émailleur ...

Fais les sirènes bleues,  
Tordant de cent façons  
Leurs queues,  
Les monstres des blasons ;

Dans son limbe trilobé  
La Vierge et son Jésus,  
Le globe  
Avec sa croix dessus.

Tout passe. L'art robuste  
Seul a l'éternité ;  
Le buste

Survit à la cité.

Et la médaille austère  
Que trouve un laboureur  
Sous terre  
Révèle un empereur.

Les dieux eux-mêmes meurent,  
Mais les vers souverains  
Demeurent  
Plus forts que les airains.

Sculpte, lime, cisèle ;  
Que ton rêve flottant  
Se scelle  
Dans le bloc résistant !

*Théophile Gautier ( Emaux et Camées )*

« Fi du rythme commode ! » ( vers 9 ) Effectivement, pour chaque strophe 6 syllabes  
6  
2  
6

avec une petite entorse au vers 4 : « Ver/re, / mar/bre o/nyx/ é /mail »  
1 2 3 4 5 6 7

Observez également les rimes de la 9<sup>ème</sup> strophe.

Mais quelle habileté tout de même pour le façonnier du « cothurne étroit » !

## **/ Les pages de mes ami(e)s Poètes /**

---

*Aux confins du regard*

Le ciel et l'eau se confondent

L'image a traversé le miroir  
Un souffle sur l'eau

Un souffle dans le ciel

Et la poésie se dissout

Fugitive

L'unité double se dérobe

\*

Ils regardent naître la lumière

Dans la pâleur de l'aube

Où s'éteignent une à une

Les veilleuses de la nuit

Le jour va se lever

Dans une vibration colorée

Sur le silence des choses et des êtres

Christine Doucet

(Miroir saturé XLIII, XLIV)

## **A marée basse**

A marée basse

je me penche

sur ce qui peut encore être sauvé

dans le jeu des reflets :

l'écume des souvenirs  
le va-et-vient des amours  
le reflux de la peine

A marée basse  
j'exhume le limon de mes jours  
j'explore les strates accumulées  
je vide les coquilles  
des anciennes mues  
je tamise la lie des rancœurs

A marée basse  
je prépare en secret  
la montée des eaux nouvelles

Solange Jeanberné ( Apnée )

## **Méditation**

Je me suis retirée au sein du sanctuaire.  
Un lumignon suffit pour éclairer la nuit.  
L'écho se fait en moi de ferveurs séculaires  
Mais je suis enchâssée dans l'ombre qui me suit.

Près du cierge allumé consumant mon ennui,  
Je cherche un dieu diaphane au transparent mystère.  
Le doux rayonnement enlumine sans bruit  
Le cheminement bleu de mon âme éphémère.

Dans un encensement qui exhale et s'enfuit,

Au silence du lieu qui dès lors me séduit,  
J'implore un Dieu secret à l'étrange mystère.

Cette lumière blanche et tremblante qui luit  
Crépite aux battements de mon cœur ordinaire.  
Que la flamme s'élève au sein du sanctuaire !

Marie-Jo Thabuis ( A l'heure des lucioles )

Les mots viennent  
à celui qui écoute.

Soleils, étoiles, galaxies.  
Tout est illusion

Formuler et reformuler le monde.  
A quoi bon ?

Clarté des choses.  
D'un pas léger, quitter son passé.

« Ici et maintenant »  
instantanés.

« Vanité des vanités ... »  
Laisser une trace

*Daniel Lévy – Sylvette Divizia-Bayol*

( Instantanés )

Une libellule qui se pose sur un roseau,  
L'envol d'une chouette hulotte sous un rai de lune  
Le chant d'un oiseau après la pluie,  
Le soleil qui se lève sur le Mékong  
Le parfum des amandiers dans les plaines de la Mitidja  
Le ballet des poissons lune dans les eaux claires d'un nymphée  
Le clapotis de l'eau sur la coque pansue des péniches,

La terre qui s'essuie après l'orage  
La chevelure d'Iris enlaçant l'horizon  
Le carillon d'une cloche dans la laitance de l'aube  
La rosée qui perce des grandes berces  
Le souffle de l'enfant endormi sur le sein de sa mère,  
Les baisers de la brise dans les aulnes,

Le feu d'un couchant sur les Monts Atlas,  
Le parfum du varech sur une plage  
La caresse des embruns sur la voilure d'un cap-hornier,

La danse des étoiles dans la chevelure d'une comète  
Le regard de l'innocent qui monte sur l'échafaud  
La douleur des mal-aimés  
Les silences qui naissent des gémissements de la Vie

Patricia Chatelain ( Encre et sillons )

*Merci à Christine, Marie-Jo , Sylvette, Daniel et Patricia qui ne m'ont pas donné l'autorisation d'utiliser leurs textes puisque je ne l'ai pas demandée, mais me l'auraient donnée si je l'avais demandée.*



## / Mes pages à moi /

---

### Quatre inédits

**D'** errance en errance  
de déchirure en déchirure  
quels renoncements ?

De soi  
à soi  
quels abandons ?

Comme un amer  
te restera peut-être le poème

D'être libre n'est qu'un leurre  
Il n'est pas besoin d'oracle

Naître c'est mourir

La Sibylle sur son trépied  
Ne saurait modifier la sentence

Je ne sais pas lire les étoiles

Elles seules  
auraient pu m'apprendre  
à prier

Passer la frontière de l'énigme  
avec le poème pour seul bagage

laisser derrière soi  
la première naissance  
et la cendre des jours

confier à l'espérance  
le soin d'entrouvrir l'inconnu  
quand l'aube allume  
les cierges bleus de la falaise

*Marcel Maillet*

## Σαπφο

Le schiste du ciel s'éteint  
s'ensevelit dans l'ossuaire de la mer  
et le soleil se noie dans sa propre lumière

*Ô les fêtes de la nuque  
souple et soumise  
aux exigences de l'ardeur*

*Ô les hautes terrasses de l'épaule !  
Et les étoffes de lin blanc  
douceur de neige  
aux tables de la gorge !*

Le bûcher de l'oiselle brûle sur la mer  
l'oiselle fabuleuse  
aux yeux de tilleul et de verveine  
Entends l'oiselle, son chant d'appel,  
le chant mystérieux des sphères,  
désincarné, prodigue du néant

La musique du jour s'étire sur ses longues,  
le schiste du ciel s'éteint  
s'ensevelit dans l'ossuaire de la mer

*Ô les grandes orgues de basalte  
de l'aisselle à la hanche  
candides et veloutées  
comme le col des cygnes !*

*Ô la plaine de porcelaine  
sa glaçure d'hermine,  
avide d'offrandes  
et de cérémonials*

Tel une source est le chant de l'oiselle  
chant délivré d'horizon  
libéré des saisons  
Ruisselle son appel  
et l'on voudrait mourir dans ce ruissellement  
Ruisselle la musique envoûtante de l'oubli  
et l'on voudrait se dessaisir  
s'abîmer dans ce ruissellement

Le schiste du ciel s'éteint  
La musique du jour s'étire sur ses longues  
et le soleil se noie dans sa propre lumière

*Ô la berce des roselières  
les tourterelles dans leur nid  
pulpe de neige et roses en boutons !*

*Ô l'encensoir des lys  
la coupe des pavots  
et l'hostie élevée !*

L'oiselle t'a faite son élue  
Son chant t'assigne  
aux ivresses de l'abîme  
et ta nuit douloureuse à la spirale  
qui du haut promontoire  
t'ouvre ce gouffre  
où le soleil se noie  
dans son sang de lumière

Λευχας πετρη ( le rocher de Leucade)

M.M.